

Angélique Landais
Raymonde Séchet

ESO RENNES
UMR 6590 CNRS - UNIVERSITÉ RENNES 2

En observant des collégiens dans la cour d'un établissement, et leur répartition spontanée dans une salle de classe, il s'avère que, s'ils en ont la liberté, le plus souvent, garçons et filles se séparent et se regroupent par sexe. De ce constat empirique, est née une interrogation quant au rapport de chacun à l'espace et aux autres en fonction du sexe et selon les constructions de genre, interrogation qui a donné lieu à une recherche exploratoire sur les pratiques de chalandise de quatre classes de collégiens de Laval¹.

Comment un enfant s'approprié-t-il son environnement quotidien, s'ancre-t-il dans un espace, se construit-il des repères pour être au monde ? Au même titre que le langage, l'enfant apprend l'espace, découvre et interagit avec son environnement au fur et à mesure de son développement physique et psychique. En fonction de la société où il grandit, il tisse des liens avec l'espace qui l'entoure. Ces liens font partie de la construction d'un rapport individuel à l'espace qui, en vertu de l'absence de disjonction entre espace et société (Séchet et Veschambre, 2006), est en même temps un rapport social, rapport qui évolue avec l'âge. De plus, ce rapport individuel à l'espace s'ancre dans la société à laquelle on appartient et interagit, en fixant des normes parfois intégrées sans qu'elles soient perçues en tant que normes.

Pour tenter d'appréhender la construction de la dimension genrée du rapport à l'espace, le choix a été fait de questionner les pratiques de collégiens de deux classes de sixième et deux classes de troisième. Les années passées au collège correspondent à une

période de séparation progressive d'avec l'enfance et de transition vers l'âge et le monde adulte. Il n'est pas aisé de mettre en mots cette transition entre l'enfance et l'adolescence puisqu'elle varie en fonction du vécu de chaque jeune². Néanmoins, il semble, globalement, que le temps passé au collège coïncide avec une période d'affirmation identitaire et de réduction de la dépendance aux parents au profit d'une certaine émancipation. L'hypothèse de départ est que l'affirmation des identités de genre qui s'opère durant cette phase de transition (dont les bornes chiffrées varient en fonction de chaque individu), conduit à une différenciation des pratiques spatiales entre filles et garçons. Entrant au collège, un enfant est âgé d'environ 11 ans ; dans la cour, il semble savoir où est sa place, en fonction de son sexe, même si évidemment le sexe n'est pas le seul critère de ce placement. Garçons et filles se disposent préférentiellement à des places caractéristiques des univers de contrôle des corps, selon un principe de genre, les filles devant, les garçons au fond de la classe, ces derniers au milieu de la cour, les filles autour, de même que dans la classe la place des filles est devant et celle des garçons plutôt au fond (Bereni et al., 2012.153). Comme cela ne dépend pas d'un phénomène naturel mais d'une construction sociale, on se demandera en quoi l'affirmation d'une identité de genre peut aboutir à des pratiques spatiales différenciées entre filles et garçons et en quoi ces pratiques sont elles-mêmes constitutives d'une identité genrée.

Le point d'entrée choisi est l'étude des habitudes de chalandise au sein des familles de jeunes collégiens ainsi que les leurs propres. En effet, les achats font

1- Cette recherche exploratoire a été conduite dans le cadre d'un M2 recherche soutenu à l'université Rennes 2 en juin 2012 (Landais 2012).

2- Olivier Galland (2004) montre que la jeunesse est une expérience individuelle mais qu'elle peut être aussi appréhendée comme un fait social et historique, dont la définition varie en fonction des époques et des sociétés où elle est vécue et perçue.

partie intégrante de la société actuelle, ils sont nécessaires pour se nourrir, se vêtir, se chausser, mais aussi pour se divertir; ils concernent donc l'ensemble des individus. Les actes de chalandise induisent des déplacements entre le domicile et un lieu d'approvisionnement qui impliquent le passage dans l'espace public (ou dans l'espace virtuel pour les achats en ligne). Les jeunes participent aux achats en tant qu'accompagnateurs mais également en tant que destinataires des produits, voire en tant que clients eux-mêmes. Ils parcourent donc l'espace, accompagnés dans un premier temps, puis parfois seuls quand ils « grandissent ».

La première partie de l'article est consacrée à la présentation du cadre théorique de la recherche et à sa mise en œuvre. Bien que le caractère exploratoire de cette recherche ait surtout conduit à poser des questions, elle a permis d'obtenir des résultats porteurs de sens qui sont présentés dans la deuxième partie et permettent d'ouvrir des pistes de recherche à creuser ultérieurement.

I. CADRE ET CONTEXTE DE L'ÉTUDE DES PRATIQUES DE CHALANDISE DE COLLÉGIENS DE LAVAL

A. Une recherche « féministe »

À plusieurs reprises, la présentation de ce sujet de recherche auprès de publics divers a débouché sur la qualification de « truc de féministe ». Ces remarques suggèrent peut-être que l'objet d'étude ne serait toujours pas légitime et relèverait d'une confusion entre militantisme et recherche³. Pourtant, ce travail ne se revendique pas comme féministe, bien qu'il n'ait été possible que grâce à l'héritage théorique des travaux menés dans le cadre des *Feminist's Studies*. Certes, en tant que femmes, le thème des discriminations entre pratiques féminines et masculines nous interpelle. Cependant, la recherche menée ici interroge la construction d'une identité spatiale genrée au masculin comme au féminin. En effet, les contraintes de genre existent pour les hommes comme pour les femmes : on ne naît pas plus homme que femme, on le devient⁴.

3- Sur la difficile émergence des recherches sur le genre en géographie, voir R. Séchet (2012).

4- D'après Simone de Beauvoir. Outre les travaux de Daniel Welzer-Lang en sociologie, on peut faire référence, pour les travaux de géographes portant sur la construction de la masculinité, à Yves Raibaud.

En outre, questionner des pratiques spatiales en tentant d'intégrer la variable de sexe n'est possible que grâce à un ancrage dans l'héritage théorique des *Feminist's Studies* et des *Gender Studies*. L'utilisation des termes anglo-saxons renvoie au rôle précurseur des recherches menées dans le monde anglo-saxon (Chivallon, 2001). En France, après avoir été d'abord mobilisé par des historiennes et des sociologues dans les années 1980, le concept de genre s'est diffusé et est aujourd'hui intégré par de nombreuses disciplines, dont la géographie. Ainsi, la géographe Claire Hancock (2005) montre que le genre constitue une élaboration sociale fondamentalement liée à des dynamiques sociospatiales, « qui renvoie à une division binaire [selon le sexe] de populations hétérogènes [et] par ailleurs, inscrit dans l'espace l'importance de la variable genre »⁵. Géographie et genre ont donc « à faire » ensemble, dans la continuité des travaux pionniers de Jacqueline Coutras. D'ailleurs, depuis le début des années 2000, les travaux de recherche et manifestations scientifiques se multiplient et c'est dans cette dynamique que s'inscrit la recherche exploratoire présentée dans cet article.

B. Une entrée : l'analyse des actes de chalandise

Même si les recherches consacrées au genre se sont multipliées ces dernières années et qu'interroger les différences de pratiques spatiales entre hommes et femmes n'implique plus aujourd'hui de « dénaturiser » une pensée exclusivement masculiniste, il reste difficile de mettre à jour des distorsions qui, dans notre société, restent fortes et ne sont pas toujours perçues tant elles sont liées à une construction sociale.

La principale difficulté réside dans la possibilité de saisir ces différences de pratiques spatiales hommes/femmes alors que, prise seule, la différence de sexe ne peut être parlante car d'autres paramètres entrent en interaction avec les catégories « homme » ou « femme », comme la catégorie sociale et les revenus ou encore le capital culturel de chaque individu. Le lieu d'habitation, le fait de disposer d'un véhicule personnel ou d'utiliser des transports en commun,

5- Pour une définition plus approfondie du genre et de sa genèse scientifique, voir Erika Flahault et Emmanuel Jaurand (2012).

les contraintes horaires liées à l'emploi, le fait d'avoir des enfants ou non influencent aussi fortement les pratiques spatiales de chacun et les modes d'habiter (Cailly, 2004). L'âge est également à prendre en compte car on ne pratique pas l'espace de la même manière à 10 ou à 80 ans. De plus, habiter au centre-ville, dans une commune périurbaine, en campagne n'amène pas aux mêmes types de déplacements ni aux mêmes pratiques de l'espace. Dans notre société où la mobilité est pensée comme une forme de liberté, il semble que de nombreux déplacements sont au contraire contraints et que cela concerne davantage les femmes que les hommes (Dodier, 2007 ; Dodier, Cailly, 2007). Ainsi, l'intersection et l'entrelacement entre le sexe et de nombreux autres facteurs ne facilitent pas l'approche de la différenciation des pratiques spatiales selon le sexe. De plus, le sexe et les constructions de genre ne sont pas, le plus souvent, mis en avant par les acteurs eux-mêmes dans l'explication de leurs pratiques.

Choisir les actes d'achat comme une entrée possible pour l'étude des pratiques spatiales différenciées entre hommes et femmes s'appuie sur le fait que, dans notre société, tous y participent (en fonction de leurs moyens) et que les achats, leur fréquence, leur localisation sont des indicateurs intéressants de la compréhension d'une certaine reproduction sociale. Depuis les Trente Glorieuses, nous vivons dans l'ère de la société de consommation. Celle-ci s'est accompagnée d'un essor de la motorisation des ménages intrinsèquement lié au développement de la périurbanisation⁶. Dans le même temps, les grandes surfaces ont peu à peu remplacé les commerces de quartier, promettant un choix de marchandises plus large et à meilleur marché. Spatialement, l'ère de la consommation de masse se traduit par des pôles commerciaux qui n'impliquent pas la disparition d'autres pratiques de chalandise ou l'émergence de nouvelles possibilités comme celles offertes par le e-commerce.

Les enquêtes « Emploi du Temps » de l'INSEE montrent que les femmes continuent à accorder davantage

de temps et d'énergie aux tâches de reproduction sociale non rémunérée et non valorisée dont l'achat de produits alimentaires. Les actes de chalandise sont fréquemment pensés comme des « compétences » féminines, comme faisant partie d'un territoire domestique et d'un savoir-faire *naturellement* féminin⁷. Pourtant, au premier regard, les zones commerciales, les hypermarchés, les supermarchés, les boutiques de proximité semblent autant parcourus par des hommes que par des femmes à l'exception de certains magasins spécialisés. Cette mixité des espaces parcourus n'implique donc pas les mêmes pratiques des lieux et les mêmes activités.

Dans sa thèse intitulée, *Expériences vécues et espaces du shopping dans l'agglomération bordelaise*, Mélina Germès a montré qu'il était possible d'interroger des pratiques spatiales au regard d'habitudes sociales de chalandise : « en tant qu'elles impliquent des comportements et des actions, les pratiques sociales sont aussi spatiales : elles convoquent un ou plusieurs lieux, une mobilité ou une statique, mais elles existent dans l'espace, elles existent à et avec l'espace, elles configurent l'espace [...]. Cela ne les empêche pas d'être configurantes : il suffit pour cela d'un itinéraire, d'un cheminement. Ainsi, rien ne s'oppose à ce qu'une pratique spatiale soit construite comme un objet géographique à part entière, puisqu'elle existe à l'espace. Le shopping, comme toute pratique sociale, n'est pas un objet matériel immobile et stable, en trois dimensions » (Germès, 2007, p. 22).

C. Une enquête pour questionner les pratiques de chalandise des collégiens et de leur famille

La recherche exploratoire s'est appuyée sur une enquête mêlant un aspect qualitatif à une dominante quantitative menée auprès de 49 jeunes de troisième (24 filles et 25 garçons) et 50 jeunes de sixième (19 filles et 31 garçons) du collège Emmanuel de Martonne à Laval. Ces 56 garçons et 43 filles ont entre 10 et 16 ans, sachant que l'âge moyen est compris entre 11 et 12 ans pour les classes de sixième et entre 14 et 15 ans pour les élèves de troisième.

6- Voir la première partie de l'ouvrage de Jacqueline COUTRAS, *Crise urbaine et espaces sexués* (1996).

7- Voir DUSSUET A., 2004, « Le genre du territoire domestique », in BARD C., (dir), *Le genre des territoires; féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers.

Le choix de conduire l'enquête dans le collège et les classes dans lesquels l'une des auteures enseigne en tant que professeure d'histoire-géographie a facilité les démarches administratives et la participation des élèves. Après autorisation du chef d'établissement, les parents ont été prévenus par le biais du carnet de correspondance qu'une enquête serait menée auprès de quatre classes, la participation ou non de leurs enfants étant laissée à leur libre choix. Aucune famille n'a refusé la participation de son enfant. Ce travail a été présenté aux parents et aux jeunes comme une enquête géographique portant sur les déplacements et mobilités liés aux actes de chalandise. Afin d'éviter d'influencer les réponses et donc de biaiser les résultats, la problématique de ce travail n'a pas été présentée aux élèves et aux familles. Dans l'ensemble, les collégiens interrogés ont répondu avec beaucoup de sérieux aux questions posées. Le fait de connaître l'enquêtrice en tant qu'enseignante ne semble pas avoir influencé leurs réponses; au contraire, cela a permis qu'ils n'hésitent pas à poser des questions afin d'obtenir des précisions, et cela a facilité la qualité des réponses. Ce qui a été frappant est que les élèves de sixième comme ceux de troisième avaient beaucoup de choses à dire et envie d'échanger sur leurs pratiques. Des discussions informelles ont donc eu lieu à l'issue des phases de passation des questionnaires. En outre, l'enquête laissait de la place pour des questions ouvertes dont certains élèves se sont emparés pour approfondir leurs réponses.

Tous les jeunes enquêtés relèvent des filières générales du collège Emmanuel de Martonne. Les données rectorales rendent compte du profil socioprofessionnel des familles: avec respectivement 20,4 % et 16,9 % des effectifs (contre 26,3 % et 23,6 % au niveau national), les CSP moyennes et supérieures sont sous-représentées alors que les catégories défavorisées sont surreprésentées, avec un écart de 11 points par rapport aux moyennes nationales. Ce collège accueille des élèves résidant à Laval-ville, dans un secteur nord délimité par la rive droite de la Mayenne et borné par les rues du Général de Gaulle et de Bretagne, ce qui correspond grosso modo à deux quartiers principaux: Hilard et Grenoux, ainsi qu'à la commune de Saint-Berthevin (figure 1). Toute la zone de recrutement est des-

servie par les transports en commun et se situe à proximité d'une bretelle d'accès à la rocade permettant de relier rapidement la commune périurbaine de Saint-Berthevin qui, par le bâti, est en continuité spatiale avec la ville de Laval même si cette continuité entre les deux communes s'est faite par l'extension croissante des zones d'activités commerciales. La zone de recrutement du collège incite à penser le bassin de vie potentiel des collégiens comme principalement concerné par la partie nord-ouest de l'agglomération lavalloise tout en n'oubliant pas, étant donnée la taille moyenne de celle-ci⁸, que le centre-ville reste proche, a fortiori si l'on utilise une automobile. Le bassin de vie potentiel de ces collégiens est également fortement corrélé à la pratique d'activités spécifiques qui sont parfois localisées dans d'autres quartiers de la ville. Par exemple, des activités sportives ne sont proposées que dans un lieu précis (l'escrime dans le quartier Saint Nicolas) ou la pratique musicale qui relève du conservatoire de musique localisé au centre de la ville.

II. LES PRINCIPAUX RÉSULTATS

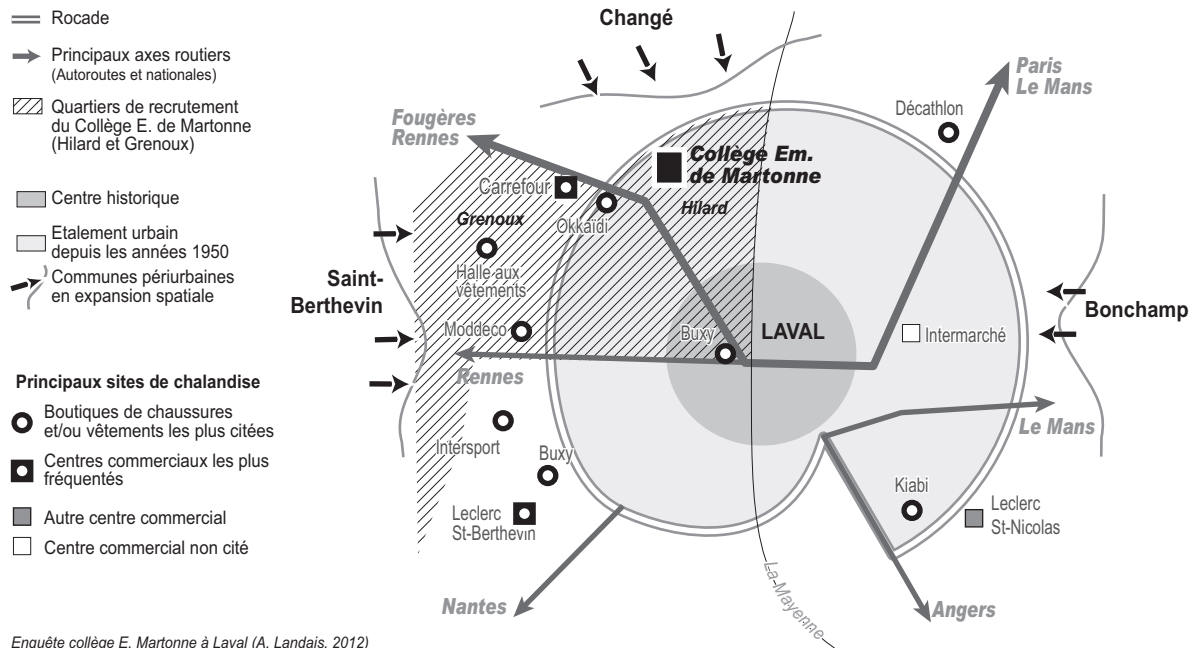
Sur les 99 questionnaires retenus, six concernent trois fratries, 21 jeunes vivent dans une famille monoparentale (dont 19 ont comme adulte responsable une mère) et, parmi les 78 familles où deux adultes sont présents, 19 sont recomposées.

A. Courses alimentaires : des pratiques sexuées

La majorité des enquêtés participent « parfois » aux courses qui, dans 93 % des cas, sont effectuées en automobile (4 foyers ne disposent pas de véhicule personnel). Parmi les jeunes qui accompagnent toujours pour les « grosses courses », les garçons dominent à plus de 80 %. Bien que cette donnée soit à prendre avec précaution puisque seuls six jeunes accompagnent toujours, dont cinq garçons, elle interroge. À l'inverse d'une représentation préconçue qui aurait été de laisser penser que les jeunes filles étaient plus souvent accompagnantes, ne faut-il pas voir dans ce chiffre un phénomène lié au souci d'une surveillance plus étroite des garçons

8- 50 931 habitants pour la commune de Laval d'après le recensement de 2008 et mise à jour en juin 2011, source INSEE.

Figure 1 : Bassin de vie quotidien des répondants scolarisés au collège E. de Martonne à Laval

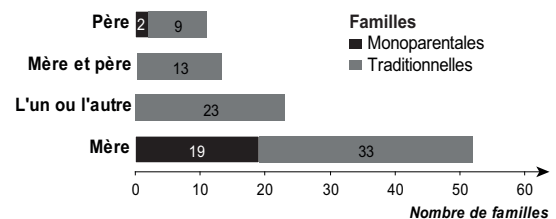


accompagnants? Les familles laissent-elles plus facilement une jeune fille à la maison sans adulte, ou appellent-elles ces jeunes garçons pour aider les mères dans la manutention de produits lourds et encombrants?

Lorsque le jeune enquêté est l'aîné de sa fratrie, il semble que ses frères et sœurs participent eux aussi régulièrement aux courses. Ainsi, seize petits frères (dont deux toujours) et quatorze petites sœurs (dont trois toujours) accompagnent les adultes lors des « grosses courses ». Ceci nous amène à interroger l'âge comme un facteur déterminant de l'accompagnement lors des achats. Bien que l'échantillon réduit ne nous permette pas de tirer de conclusions fermes, il invite à penser que, lorsque ces commissions ne sont pas réalisées sur un temps scolaire, les enfants accompagnent davantage, et l'on peut supposer que cela rejoint le problème de la garde et de la surveillance des enfants. Est-ce pour une question de tranche d'âge ou de sexe que davantage de garçons accompagnent toujours l'adulte réalisant les courses? S'agit-il ici principalement d'une question de tranche d'âge sans que le sexe entre réellement en compte? Existe-t-il une barrière limite d'âge, située entre 10 et 11 ans (l'entrée en sixième), au-delà de laquelle les enfants accompagneraient moins les adultes?

La figure 2 présente les réponses des collégiens à la question portant sur la ou les personnes réalisant les courses alimentaires. Lorsqu'une seule personne au sein du foyer était désignée (63 réponses sur 99) comme étant en charge des courses alimentaires, les collégiens étaient invités à répondre à une question ouverte: « pourquoi est-ce ta mère (ou belle-mère) ou ton père (ou beau-père) qui fait le plus souvent les courses? ». Sur les 52 jeunes ayant répondu « toujours ma mère », 47 ont proposé une explication. Pour dix d'entre eux, leur mère effectue toujours les courses car elle vit seule et est obligée, de ce fait, de réaliser les achats nécessaires à la reproduction domestique. Les autres explications reposent sur l'existence d'un temps libre (travail à temps partiel, pas d'emploi) de la mère et

Figure 2 : Qui dans le foyer où tu résides fait les principaux achats d'alimentation ?



Enquête collège E. Martonne à Laval (A. Landais, 2012)
A. Landais, UMR ESO Rennes, 2013

le manque de temps du père, et donnent parfois une vision très naturalisante et peu valorisante des tâches de reproduction domestique. Par exemple, 15 % des réponses mettent en avant une incompétence masculine: Ingrid⁹ écrit que son père « se trompe tout le temps », Florent que son père « a peur d'oublier des choses donc ma mère préfère y aller ».

Parmi les onze jeunes ayant répondu « toujours mon père », chacune des neuf réponses renseignées est différente. Magalie et Carole, deux sœurs, ont répondu, de manière convergente, qu'il s'agissait de « la répartition des tâches » pour l'aînée, « qu'il doit faire cela » pour la cadette. Au sein de ce foyer, on constate que la réalisation des courses alimentaires a été l'objet d'un arrangement entre les parents, le contrat passé est clairement perçu par leurs filles. Autre réponse intéressante, celle de Chloé qui, en indiquant que son père se charge des liquides (lait, eau, coca-cola) et de l'essence, sous-entend que sa mère gère le restant, ce qui suggère un partage sexué des rôles entre ce qui peut être lourd ou lié à la voiture, qui est attribué à l'homme, et ce qui est plus léger, plus complexe, lié à l'alimentation et aux menus prévus, et qui est attribué à la femme... qui sans doute prépare les repas.

Ces justifications de l'exécution des courses alimentaires par les mères ou pères renvoient aux visions traditionnelles et socialement construites de compétences féminines et masculines¹⁰.

Parmi les jeunes qui ont déclaré apprécier participer aux courses, les jeunes filles ont davantage détaillé leurs réponses que les garçons. Ceux-ci ont peu répondu ou ont mis en avant l'idée de recevoir une récompense, surtout en cas d'aide. Toutefois, au sein des 14,3 % des jeunes ayant déclaré accompagner pour aider, six garçons ont justifié leurs réponses par des termes tels que « porter », « ranger », « aller plus vite », vocabulaire qui renvoie à la construction d'une identité masculine via une image de force physique. Les jeunes interrogés construisent une part de leur identité genrée en observant ce qui

se passe au sein de leur famille en matière de division du travail entre les adultes du foyer. D'ailleurs, si quelques garçons de sixième ont déclaré stationner aux rayons jouets ou livres pendant la réalisation des courses alimentaires, aucune jeune fille n'en a fait mention.

B. Les achats de vêtements et de chaussures : fabriquer une image de soi

Pour les achats de vêtements et de chaussures, et plus largement le shopping, dans toutes les réponses, la famille proche domine et, dans 85 % des cas les accompagnants préférés pour le shopping sont de sexe féminin. Les mères sont présentes, le plus souvent seules avec leur(s) enfant(s), lors de l'achat des vêtements (87,37 %) et des chaussures (92,52 %) de leurs enfants. À la question « avec qui préfères-tu faire du shopping ? », 42 jeunes sur 99 ont répondu « ma mère ». Nombre d'entre eux mettent en avant une dimension affective, comme Mariette qui dit « j'aime passer un moment avec ma mère, discuter ». L'argument justificatif le plus fréquent est le bon goût des mères. Habiller son corps, fabriquer une image de soi relèverait-il, comme l'alimentation, d'un domaine de compétences féminin?¹¹ Les mères sont-elles pourvoyeuses d'exigences sociales, de normes? Se sentent-elles jugées, en tant que mère, au travers des tenues vestimentaires de leurs enfants?

Les achats de vêtements et de chaussures se font plus souvent en dehors des hypermarchés que les courses alimentaires. Une enseigne du centre-ville de Laval retient particulièrement l'attention des jeunes enquêtés: Buxy¹², que plus du quart des collégiens fréquentent pour l'achat de chaussures et près d'un cinquième pour les vêtements. Cette boutique attire davantage les garçons que les filles, les troisièmes que les sixièmes: une seule fille de sixième la cite contre 8 pour les garçons du même âge; 52 % des garçons de troisième y achètent leurs chaussures contre « seule-

9- Tous les prénoms sont modifiés afin de garantir l'anonymat des enquêtés

10- Sur la valence différentielle des sexes, voir Françoise Héritier, 1996.

11- Voir Erving Goffman (1973)

12- Chaîne de vêtements et chaussures présente dans tout l'Hexagone et surtout implantée dans des villes moyennes.

ment » 29 % des filles. Comment comprendre cet « effet Buxy » dans les pratiques de consommation des jeunes collégiens lavallois ? Sommes-nous devant une offre conforme aux attentes propres de ces jeunes ou devant l'influence des pairs ? Acheter ses chaussures dans cette boutique permet-il aux garçons de troisième de se reconnaître comme appartenant à un même groupe ? Est-ce un marqueur d'identité sociale ou le reflet des moindres possibilités de lieux d'achats pour les jeunes garçons alors que Buxy présenterait des collections leur plaisant ? Creuser cet « effet Buxy » supposerait de mieux connaître les motivations et préférences d'achats des jeunes consommateurs au regard des attentes des garçons et des filles et des processus de construction de l'image de soi.

C. Le shopping à l'origine des pratiques spatiales différenciées selon l'âge et le sexe ?

À propos de la question des enseignes fréquentées pour le shopping, près des trois quarts des jeunes ont cité des boutiques qui n'existent pas dans l'agglomération lavalloise. Variables d'un jeune à l'autre, les bassins de vie effectifs sont fortement corrélés à la composition de la famille. Les grands frères ou grandes sœurs étudiants dans des métropoles plus importantes, les visites à l'autre parent (celui avec qui on ne vit pas au quotidien) pour le week-end ou les vacances permettent une ouverture de l'espace de vie et la construction de repères au-delà de l'espace du quotidien. Expérimenter d'autres lieux, une plus grande ville, une autre région a-t-il un impact sur la maîtrise de l'espace, suggérant que les jeunes ne citant que des lieux lavallois auraient une maîtrise moins forte de l'espace ?

Les pratiques « libres » de shopping (sans adulte responsable) progressent avec l'âge. Alors que dans l'ensemble du panel, 63,6 % des jeunes réalisent des achats sans adulte, c'est le cas de toutes les jeunes filles de troisième contre 76 % des garçons. Ces chiffres signifient-ils une maturité plus grande chez les filles que chez les garçons et/ou que leurs parents leur accordent plus d'autonomie ? Les usages seront-ils identiques quelques années plus tard ? sept jeunes déclarent « adorer » le shopping : cinq filles et deux garçons (deux frères). Cette activité est-elle davantage valorisée au sein de leurs familles, est-elle pensée, de manière

consciente ou non, comme une activité intéressante, voire formatrice pour les filles ?

Dès lors que les actes de chalandise des jeunes deviennent libres, un phénomène de non mixité apparaît de manière flagrante. Les jeunes filles « shoppent » en groupe oscillant entre trois et dix amies alors que les garçons préfèrent se déplacer plutôt par deux. Cette absence de mixité dans les premières pratiques d'actes de chalandise hors du cercle familial est-elle le résultat d'une forme d'entre-soi permettant de se construire vis-à-vis de l'autre sexe ? Le choix des vêtements relève d'un soin apporté au corps, premier support de la rencontre. Le shopping revêtirait-il en quelque sorte un rôle initiatique permettant d'appartenir à un « clan », à une communauté se reconnaissant à des styles vestimentaires, des modes ? Cette pratique du shopping entre filles et entre garçons est-elle caractéristique de ces jeunes adolescents ou s'agit-il d'un phénomène plus largement observable ? Ces pratiques non mixtes permettent-elles de s'affranchir pour un temps de ce que Goffman (1977 et 2002) nomme l'arrangement des sexes ? Il semble nécessaire d'approfondir l'analyse de ce constat avant de valider l'une ou l'autre de ces hypothèses.

Des jeunes ont exprimé leur sentiment de gêne quand ils sont amenés à pénétrer dans une boutique spécialisée ne correspondant pas à leur sexe. Yann, qui a trois sœurs et est le second de la fratrie, déclare ainsi ne pas se sentir à l'aise dans les boutiques pour filles. Sachant que Valentine, sa sœur aînée, est dans la même classe que lui, il est régulièrement amené à participer aux séances shopping dédiées à la recherche de vêtements pour elle. Bien qu'il déclare apprécier ses conseils lorsqu'il s'agit de choisir des vêtements pour lui-même, pour autant, il ne sent pas à l'aise dans les magasins dédiés aux jeunes filles. La situation inverse est soulignée par sa sœur. Il est intéressant de noter qu'un frère et une sœur, élevés au sein de la même famille, ont rapporté tous les deux ce malaise quant à la sexualisation des boutiques, alors qu'ils ont répondu séparément au questionnaire. Certes, au sein de notre panel, ils sont les seuls, ayant presque le même âge et une base éducative commune. L'expression de ce malaise, nous renvoie aux

travaux de Rachel Colls (2004) sur les corps dans l'espace des boutiques et pour qui la présence de l'autre sexe à proximité des cabines d'essayage relèverait de l'intrusion. Ces deux jeunes, Valentine et Yann, traduisent leur malaise face à la transgression d'un interdit tacite : celui de ne pas être à l'endroit qui conviendrait à leur sexe. Est-ce le peu de présence de personnes de leur sexe à l'intérieur de la boutique qui les gêne ? Est-ce le regard des autres client(e)s ? Est-ce le sentiment de présence dans l'intimité féminine ou masculine ?

Certains magasins seraient en quelque sorte interdits, non pas de manière catégorique mais par le jeu du sexe et de la construction sociale des codes de bienséance. On peut formuler cette hypothèse que, plus l'identité genrée des jeunes s'affirme, plus les parcours de shopping se séparent, Valentine et Yann préférant quant à eux rester sur le seuil d'une boutique qui ne les concerne pas. Dès lors, se dessine un clivage spatial entre filles et garçons selon les lieux fréquentés, les cheminements pour y accéder et les accompagnateurs, et ainsi se perpétue la sexuaction des espaces ¹³.

Un élément vient perturber ce schéma en modifiant les habitudes de chalandise : le développement des courses en ligne via les outils numériques. Dans ce domaine comme dans le shopping libre, la dimension sexuée est forte : si 21,2 % des jeunes enquêtés font des achats en ligne, c'est le cas de la moitié des filles contre 9 % des garçons. Si les géographes ne sont pas les plus compétents pour expliquer cette différence de sexe, et la relier à la question du lien entre usage d'internet et construction d'identité de genre, il est de leur devoir d'en signaler les implications spatiales. Non seulement le développement des achats en ligne par les jeunes filles relève de la construction des rôles sociaux de sexe mais pourrait aussi avoir pour effet de limiter les sorties entre filles dans l'espace public, puisque ces achats se font au domicile de l'une ou l'autre.

CONCLUSION

Les collégiens enquêtés puisent leurs repères au sein de la cellule familiale, de la collectivité scolaire, de leurs groupes de pairs ; ils explorent, peu à peu,

des chemins menant à une autonomie plus grande que celle de la petite enfance. La recherche a montré une nette évolution des pratiques entre l'âge d'entrée et celui de sortie du collège. L'affirmation de soi a des répercussions sur les usages, les perceptions et les représentations de l'espace de vie. Néanmoins, cette affirmation individuelle a pour cadre une société donnée qui transmet des normes dont l'intériorisation semble se faire en grande partie par socialisation familiale.

Cette recherche a signalé la place dominante que les mères occupent dans les habitudes d'approvisionnement alimentaire de la famille ainsi que dans l'apprentissage de la fabrication d'une certaine image de soi à l'occasion des achats de vêtements ou de chaussures. Les jeunes enquêtés perçoivent très bien cette répartition des tâches et des rôles selon le sexe au sein de leurs familles mais, pour nombre d'entre eux, la considère comme naturelle puisqu'ils l'ont toujours connue ainsi. Toutefois, la diversité des familles étudiées interroge sur les interactions de différents facteurs : lieu de résidence, niveau socio-économique, structure familiale et maîtrise de l'espace par ces jeunes.

L'étude, engagée dans le cadre d'un master recherche, mérite donc d'être approfondie tant sur le plan théorique que méthodologique. C'est pourquoi un travail de doctorat est engagé dans cette direction. Comment la construction des normes du masculin et du féminin au cours des années vécues au collège s'intègre-t-elle et se traduit-elle spatialement ? En quoi les pratiques spatiales sont-elles, elles-mêmes, constitutives des identités de genre ? Pour étudier ces constructions spatiales différenciées entre filles et garçons, le choix est d'interroger les temps « libres » des jeunes.

Si l'on suit les réflexions sociologiques sur l'enfance, impulsées entre autres par Régine Sirota, le temps scolaire peut être assimilé à celui d'un temps de travail concernant tous les adolescents, jusqu'à la fin de l'obligation scolaire (16 ans) ; les jeunes exercent leur « métier » d'élèves associé aux contraintes d'horaires et de présence ainsi que des temps de devoirs à réaliser.

D'ailleurs, ces adolescents ont le plus souvent été étudiés en tant qu'élèves au sein de l'institution scolaire. Peu d'enquêtes, de chiffres, de statistiques s'intéressent à la globalité du temps « libre » des adolescents. Questionner les temps « libres » implique aussi d'interroger les espaces liés à ces temporalités, qu'ils relèvent de la sphère publique ou privée. Seraient inclus dans ces temps et espaces « libres » les pratiques de chalandise (courses ou shopping), les rencontres informelles avec les pairs (virtuelles ou physiques), la lecture, la sortie au cinéma, le tour de vélo dans le quartier, le visionnage de la télévision...

Porter le regard sur les pratiques spatiales afférentes à ces temps libres facilite le dépassement du sens commun sur le « goût » des garçons ou des filles pour tel ou tel type d'activités de loisir. Cela permet de sortir d'une justification naturelle pour tenter d'interroger les modalités de la construction sociale du partage des espaces selon les sexes et de questionner une mixité pensée comme l'évidence a priori et qui, pourtant ne se vérifie pas, pour apprécier la réalité de l'égalité d'accès (au sens total du terme) aux espaces privés et publics, avec une acuité particulière pour ces derniers.

BIBLIOGRAPHIE

- BARD C., 2004, *Le genre des territoires; féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers.
- BARTHE F., HANCOCK C., 2005, « Le genre. Constructions spatiales et culturelles », *Géographie et cultures*, n° 54, p. 3-9.
- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., REVILLARD A., 2002, *Introduction aux études sur le genre*. 2e édition, Bruxelles. De Boeck, coll. Ouvertures politiques.
- CAILLY L., 2004, *Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation – Étude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire: l'exemple de Tours*. Thèse de doctorat, sous la direction de Michel Lussault, Université François-Rabelais de Tours.
- CAILLY L., DODIER R., 2007, « La diversité des modes d'habiter des espaces périurbains dans les villes intermédiaires: différenciations sociales, démographiques et de genre », *Noroi*, n° 205, 2007/4.
URL: <http://noroi.revues.org/1266>; DOI: 10.4000/noroi.1266.
- CHIVALLON C., 2001, « Les géographies féministes. Un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances situées » dans STASZAK J.-F., (dir), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, p. 57-63.
- COLLS R., 2004, « Looking alright, feeling alright: emotions, sizing and geographies of women's experiences of clothing consumption », *Social and Cultural Geography*, n° 4, volume V, p. 583-596.
- COUTRAS J., 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin.
- COUTRAS J., 2002, « Violences urbaines et restauration de l'identité spatiale masculine », *Espace, populations, sociétés*, n° 3, p. 295-307.
- DAVID O., 2011, « Le temps libre des enfants et des jeunes à l'épreuve des contextes territoriaux », *ESO travaux et documents*, n° 31, p. 25-32.
- DODIER R., 2007, « Temporalités périurbaines: des navettes pendulaires à la fluidité et au conflit », *Espace, populations, sociétés*, 2007/2-3, p. 305-316.
- DUSSUET A., 2004, « Le genre du territoire domestique », dans BARD C., (dir.), 2004, *Le genre des territoires; féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'Université d'Angers.
- FLAHAULT E., JAURAND E., 2012, « Genre: rapports

sociaux de sexe, sexualités : une introduction », *ESO, travaux et documents*, n° 34, p. 63-69.

- GALLAND O., 2004, *Sociologie de la jeunesse*, 3e édition, Paris, Armand Colin.
- GERMES M., 2007, *Expériences vécues et espaces du shopping dans l'agglomération bordelaise*. Thèse de doctorat, Université Bordeaux 3 Michel de Montaigne.
- GOFFMAN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1977 et 2002, *L'arrangement de sexes*, Paris, La Dispute.
- HERITIER F., 1996, *Masculin-Féminin I. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob.
- LANDAIS A., 2012, *Construction d'identités genrées et pratiques spatiales : une étude par l'analyse des actes de chalandise*. Mémoire de master 2, Université Rennes2.
- RAIBAUD Y., 2005, « Des lieux construits par le genre », *Géographie et Culture*, n° 54, p. 53-70.
- SECHET R., « De la place des femmes et de leur corps dans la géographie française : souvenirs et expériences personnels », *ESO, travaux et documents*, n° 34, juin 2012, p. 97-107.
- SECHET R. et VESCHAMBRE V. (dir.), 2006, *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses polytechniques universitaires de France.
- SIROTA R. (sous la dir.), 2006, *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, Presses Universitaire de Rennes.
- STASZAK J.-F., 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin.